

la combattre, je vais rapporter les changemens que les deux derniers firent à l'ouvrage du premier.

J'ai dit plus haut que Sophocle avoit introduit un troisième acteur dans ses premières pièces; et je ne dois pas insister sur les nouvelles décorations dont il enrichit la scène, non plus que sur les nouveaux attributs qu'il mit entre les mains de quelques-uns de ses personnages<sup>1</sup>. Il reprochoit trois défauts à Eschyle: la hauteur excessive des idées, l'appareil gigantesque des expressions, la pénible disposition des plans; et ces défauts, il se flattoit de les avoir évités<sup>2</sup>.

Si les modèles qu'on nous présente au théâtre, se trouvoient à une trop grande élévation, leurs malheurs n'auroient pas le droit de nous attendrir; ni leurs exemples, celui de nous instruire. Les héros de Sophocle sont à la distance précise où notre admiration et notre intérêt peuvent atteindre: comme ils sont au dessus de nous, sans être loin de nous, tout ce qui les concerne, ne nous est ni trop étranger, ni trop familier; et comme ils conservent de la faiblesse dans les plus affreux revers<sup>3</sup>, il en résulte un pathétique sublime qui caractérise spécialement ce poète.

<sup>1</sup> Aristot. de poet. c. 4, t. 2, p. 655. Suid. in *Sophocl.*

<sup>2</sup> Plut. de profect. virt.

t. 2, p. 79.

<sup>3</sup> Dionys. Halic. de vet. script. cens. c. 2, t. 5, p. 423.

Il respecte tellement les limites de la véritable grandeur, que dans la crainte de les franchir, il lui arrive quelquefois de n'en pas approcher. Au milieu d'une course rapide, au moment qu'il va tout embrâser, on le voit soudain s'arrêter et s'éteindre<sup>1</sup>: on diroit alors qu'il préfère les chûtes aux écarts.

Il n'étoit pas propre à s'appesantir sur les faiblesses du cœur humain; ni sur des crimes ignobles; il lui falloit des âmes fortes, sensibles, et par-là même intéressantes; des âmes ébranlées par l'infortune, sans en être accablées, ni enorgueillies.

En réduisant l'héroïsme à sa juste mesure, Sophocle baissa le ton de la tragédie, et bannit ces expressions qu'une imagination furieuse dictoit à Eschyle, et qui jetoient l'épouvante dans l'âme des spectateurs: son style, comme celui d'Homère, est plein de force, de magnificence, de noblesse et de douceur<sup>2</sup>; jusque dans la peinture des passions les plus violentes, il s'assortit heureusement à la dignité des personnages<sup>3</sup>.

Eschyle peignit les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être; Sophocle, comme ils devoient être; Euripide, tels qu'ils sont<sup>4</sup>:

<sup>1</sup> Longin. de subl. cap. 33.

<sup>2</sup> Dion. Chrysost. orat. 52, p. 552. Quintil. l. 10, cap. 1, p. 632. Schol. vit. Soph.

<sup>3</sup> Dion. Halic. de vet. script. cens. c. 2, t. 5, p. 423.

<sup>4</sup> Aristot. de poet. cap. 25, t. 2, p. 673.

les deux premiers avoient négligé des passions et des situations que le troisième crut susceptibles de grands effets. Il représenta, tantôt des princesses brûlantes d'amour, et ne respirant que l'adultère et les forfaits<sup>1</sup>; tantôt des rois dégradés par l'adversité, au point de se couvrir de haillons, et de tendre la main, à l'exemple des mendiants<sup>2</sup>. Ces tableaux, où l'on ne retrouvoit plus l'empreinte de la main d'Eschyle ni de celle de Sophocle, soulevèrent d'abord les esprits; on disoit qu'on ne devoit, sous aucun prétexte, souiller le caractère, ni le rang des héros de la scène; qu'il étoit honteux de décrire avec art, des images indécentes, et dangereux de prêter aux vices l'autorité des grands exemples<sup>3</sup>.

Mais ce n'étoit plus le temps où les lois de la Grèce infligeoient une peine aux artistes qui ne traitoient pas leur sujet avec une certaine décence<sup>4</sup>. Les ames s'envoient, et les bornes de la convenance s'éloignoient de jour en jour; la plupart des Athéniens furent moins blessés des atteintes que les pièces d'Euripide portoient aux idées reçues, qu'entraînés par le sentiment dont il avoit

<sup>1</sup> Aristoph. in ran. v. 874 et 1075.

<sup>2</sup> Aristoph. in nub. v. 919. Schol. ibid. Id. in ran. vers. 866 et 1095. Schol. ibid. Id. in Acharn. v. 411.

Schol. ibid.

<sup>3</sup> Aristoph. in ran. v.

1082.

<sup>4</sup> Ælian. var. hist. l. 4, c. 4.

su les animer; car ce poète, habile à manier toutes les affections de l'ame, est admirable lorsqu'il peint les fureurs de l'amour, ou qu'il excite les émotions de la pitié<sup>1</sup>; c'est alors que se surpassant lui-même, il parvient quelquefois au sublime, pour lequel il semble que la nature ne l'avoit pas destiné<sup>2</sup>. Les Athéniens s'attendrirent sur le sort de Phèdre coupable, ils pleurèrent sur celui du malheureux Thélèphe; et l'auteur fut justifié.

Pendant qu'on l'accusoit d'amollir la tragédie, il se proposoit d'en faire une école de sagesse: on trouve, dans ses écrits, le système d'Anaxagore, son maître, sur l'origine des êtres<sup>3</sup>, et les préceptes de cette morale, dont Socrate, son ami, discutoit alors les principes. Mais comme les Athéniens avoient pris du goût pour cette éloquence artificielle dont Prodicus lui avoit donné des leçons, il s'attacha principalement à flatter leurs oreilles; ainsi les dogmes de la philosophie et les ornemens de la rhétorique, furent admis dans la tragédie, et cette innovation servit encore à distinguer Euripide de ceux qui l'avoient précédé.

Dans les pièces d'Eschyle et de Sophocle,

<sup>1</sup> Quintil. l. 10, c. 1, p.

632. Diog. Laert. lib. 4, §.

26.

<sup>2</sup> Longin. de subl. cap.

15 et 39.

<sup>3</sup> Walck. diatr. in Euripid. c. 4 et 5.

les passions, empressées d'arriver à leur but, ne prodiguent point des maximes qui suspendroient leur marche; le second sur-tout à cela de particulier, que, tout en courant, et presque sans y penser, d'un seul trait il décide le caractère, et dévoile les sentimens secrets de ceux qu'il met sur la scène. C'est ainsi que dans son Antigone, un mot échappé comme par hasard à cette princesse, laisse éclater son amour pour le fils de Créon<sup>1</sup>.

Euripide multiplia les sentences et les réflexions<sup>2</sup>; il se fit un plaisir ou un devoir d'étaler ses connoissances, et se livra souvent à des formes oratoires<sup>3</sup>; de là les divers jugemens qu'on porte de cet auteur, et les divers aspects sous lesquels on peut l'envisager. Comme philosophe, il eut un grand nombre de partisans; les disciples d'Anaxagore et ceux de Socrate, à l'exemple de leurs maîtres, se félicitèrent de voir leur doctrine applaudie sur le théâtre; et, sans pardonner à leur nouvel interprète quelques expressions trop favorables au despotisme<sup>4</sup>, ils se déclarèrent ouvertement pour un écrivain, qui inspiroit l'amour des devoirs et de la vertu, et qui, portant ses regards plus loin, annonçoit hautement qu'on ne doit pas accuser les

<sup>1</sup> Soph. in Antig. vers. 578.

<sup>2</sup> Quintil. l. 10, c. 1, p. 632. Dion. Chrysost. orat. 52, p. 553.

<sup>3</sup> Dionys. Halic. de vet. script. cens. t. 5, p. 423.

<sup>4</sup> Plat. de rep. lib. 8, t. 2, p. 568.

dieux de tant de passions honteuses, mais les hommes qui les leur attribuent<sup>1</sup>; et comme il insistoit avec force sur les dogmes importants de la morale, il fut mis au nombre des sages<sup>2</sup>, et il sera toujours regardé comme le philosophe de la scène<sup>3</sup>.

Son éloquence, qui quelquefois dégénère en une vaine abondance de paroles<sup>4</sup>, ne l'a pas rendu moins célèbre parmi les orateurs en général, et parmi ceux du barreau en particulier: il opère la persuasion, par la chaleur de ses sentimens; et la conviction, par l'adresse avec laquelle il amène les réponses et les répliques<sup>5</sup>.

Les beautés que les philosophes et les orateurs admirent dans ses écrits, sont des défauts réels aux yeux de ses censeurs; ils soutiennent que tant de phrases de rhétorique, tant de maximes accumulées, de digressions savantes, et de disputés oiseuses<sup>6</sup>, refroidissent l'intérêt, et ils mettent à cet égard Euripide fort au dessous de Sophocle, qui ne dit rien d'inutile<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Eurip. in Ion. v. 442; in Hercul. fur. v. 1341.

<sup>2</sup> Æschin. in Tim. p. 283. Oracul. Delph. ap. Schol. Aristoph. in nub. v. 144.

<sup>3</sup> Vitruv. in præf. l. 8. Athen. l. 4, c. 15, p. 158; l. 13, c. 1, pag. 561. Sext. Empir. adv. gramm. l. 1, c. 13, p. 279.

<sup>4</sup> Aristoph. in ran. v. 1101. Plut. in audit. t. 2, p. 45.

<sup>5</sup> Quintil. l. 10, c. 1, p. 632. Dion. Chrys. orat. 52, p. 551.

<sup>6</sup> Quintil. ibid. Arist. in ran. v. 787, 973 et 1101.

<sup>7</sup> Dion. Halic. de vet. script. cens. t. 5, p. 423.

Eschyle avoit conservé dans son style, les hardiesses du dithyrambe ; et Sophocle, la magnificence de l'épopée : Euripide fixa la langue de la tragédie ; il ne retint presque aucune des expressions spécialement consacrées à la poésie <sup>1</sup> ; mais il sut tellement choisir et employer celles du langage ordinaire, que sous leur heureuse combinaison, la faiblesse de la pensée semble disparaître, et le mot le plus commun s'ennoblir <sup>2</sup>. Telle est la magie de ce style enchanteur, qui dans un juste tempérament entre la bassesse et l'élévation, est presque toujours élégant et clair, presque toujours harmonieux, coulant, et si flexible, qu'il paroît se prêter sans efforts à tous les besoins de l'ame <sup>3</sup>.

C'étoit néanmoins avec une extrême difficulté qu'il faisoit des vers faciles, de même que Platon, Zeuxis et tous ceux qui aspirent à la perfection, il jugeoit ses ouvrages avec la sévérité d'un rival, et les soignoit avec la tendresse d'un père <sup>4</sup>. Il disoit une fois, « que trois de ses vers, lui avoient coûté trois jours de travail. J'en aurois fait cent à votre place », lui dit un poète médiocre. Je le crois, répondit Euripide, mais

<sup>1</sup> Walek. diatrib. in Eurip. c. 9, p. 96.

<sup>2</sup> Aristot. rhet. l. 3, c. 2, t. 2, p. 585. Longin. de subl. c. 39, p. 217.

<sup>3</sup> Dion. Halic. de comp.

verb. c. 23, t. 5, p. 173. Id. de vet. script. cens. t. 5, p. 423.

<sup>4</sup> Longin. de subl. c. 15, p. 108. Dion. Chrysost. or. 52, p. 551.

« ils n'auroient subsisté que trois jours <sup>1</sup>. »

Sophocle admit dans ses chœurs l'harmonie Phrygienne <sup>2</sup>, dont l'objet est d'inspirer la modération, et qui convient au culte des dieux <sup>3</sup>. Euripide, complice des innovations que Timothée faisoit à l'ancienne musique <sup>4</sup>, adopta presque tous les modes, et sur-tout ceux dont la douceur et la mollesse s'accordoient avec le caractère de sa poésie. On fut étonné d'entendre sur le théâtre des sons efféminés, et quelquefois multipliés sur une seule syllabe <sup>5</sup> : l'auteur y fut bientôt représenté comme un artiste sans vigueur, qui ne pouvant s'élever jusqu'à la tragédie, la faisoit descendre jusqu'à lui ; qui étoit en conséquence à toutes les parties dont elle est composée, le poids et la gravité qui leur convient <sup>6</sup> ; et qui joignant de petits airs à de petites paroles, cherchoit à remplacer la beauté par la parure, et la force par l'artifice. « Faisons chanter Euripide, disoit Aristophane ; qu'il prenne une lyre, ou plutôt une paire de coquilles <sup>7</sup>, c'est le seul accompagnement que ses vers puissent soutenir. »

<sup>1</sup> Val. Max. l. 3, c. 7, 2, p. 795. extern. n. 1.

<sup>2</sup> Aristot. in ran. v. 1336, 1349 et 1390.

<sup>3</sup> Aristot. ap. Schol. in vit. Soph. 6 Id. ibid. v. 971.

<sup>4</sup> Plat. de rep. l. 3, t. 2, 7 Id. ibid. v. 1340. Dydym. ap. Athen. l. 14, c. 4, p. 636.

<sup>5</sup> Plut. an seni, etc. t.

On n'oseroit pas risquer aujourd'hui une pareille critique ; mais du temps d'Aristophane , beaucoup de gens , accoutumés dès leur enfance au ton imposant et majestueux de l'ancienne tragédie , craignoient de se livrer à l'impression des nouveaux sons qui frappoient leurs oreilles. Les Grâces ont enfin adouci la sévérité des règles , et il leur a fallu peu de temps pour obtenir ce triomphe.

Quant à la conduite des pièces , la supériorité de Sophocle est généralement reconnue : on pourroit même démontrer que c'est d'après lui que les lois de la tragédie ont presque toutes été rédigées : mais comme en fait de goût , l'analyse d'un bon ouvrage est presque toujours un mauvais ouvrage , parce que les beautés sages et régulières y perdent une partie de leur prix , il suffira de dire en général , que cet auteur s'est garanti des fautes essentielles qu'on reproche à son rival.

Euripide réussit rarement dans la disposition de ses sujets <sup>1</sup> : tantôt il y blesse la vraisemblance ; tantôt les incidens y sont amenés par force ; d'autres fois son action cesse de faire un même tout ; presque toujours les nœuds et les dénouemens laissent quelque chose à désirer , et ses chœurs n'ont souvent qu'un rapport indirect avec l'action <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Aristot. de poet. c. 13, t. 2, p. 662. Remarq. de Dacier. p. 197.

<sup>2</sup> Id. ibid. c. 18, t. 2, p. 666. Dacier, ibid. pag. 315.

Il imagina d'exposer son sujet dans un prologue , ou long avant-propos , presque entièrement détaché de la pièce : c'est là que pour l'ordinaire un des acteurs <sup>1</sup> vient froidement rappeler tous les événemens antérieurs et relatifs à l'action ; qu'il rapporte sa généalogie ou celle d'un des principaux personnages <sup>2</sup> ; qu'il nous instruit du motif qui l'a fait descendre du ciel , si c'est un dieu ; qui l'a fait sortir du tombeau , si c'est un mortel : c'est là que pour s'annoncer aux spectateurs , il se borne à décliner son nom : *Je suis la déesse Vénus* <sup>3</sup>. *Je suis Mercure , fils de Maïa* <sup>4</sup>. *Je suis Polydore , fils d'Hécube* <sup>5</sup>. *Je suis Jocaste* <sup>6</sup>. *Je suis Andromaque* <sup>7</sup>. Voici comment s'exprime Iphigénie , en paroissant toute seule sur le théâtre <sup>8</sup> : « Pélops , fils de Tantale , étant venu à Pise , épousa la fille d'Œnomaüs , de laquelle naquit Atrée ; d'Atrée naquirent Ménélas et Agamemnon ; ce dernier épousa la fille de Tyndare ; et moi Iphigénie , c'est de cet hymen que j'ai reçu le jour \* » Après cet-

<sup>1</sup> Aristoph. in ran. v. 977. Cornéille , prem. disc. sur le poëm. dram. p. 25.

<sup>2</sup> Eurip. in Hercul. fur. in Phœois. in Electr. etc.

<sup>3</sup> Eurip. in Hippol.

<sup>4</sup> Id. in Ion.

<sup>5</sup> Id. in Hecub.

<sup>6</sup> Id. in Phœnis.

<sup>7</sup> Id. in Androm.

<sup>8</sup> Id. in Iphig. in Taur. \* Le père Brumoy , qui cherche à pallier les défauts des anciens , commence cette scène par ces mots , qui ne sont point dans Euripide : « Déplorable Iphigénie , dois-je rappeler mes malheurs ? »

te généalogie, si heureusement parodiée dans une comédie d'Aristophane<sup>1</sup>, la princesse se dit à elle-même que son père la fit venir en Aulide, sous prétexte de lui donner Achille pour époux, mais en effet pour la sacrifier à Diane, et que cette déesse, l'ayant remplacée à l'autel par une biche, l'avoit enlevée tout-à-coup, et transportée en Tauride, où règne Thoas, ainsi nommé à cause de son agilité, comparable à celle des oiseaux\*. Enfin, après quelques autres détails, elle finit par raconter un songe dont elle est effrayée, et qui lui présage la mort d'Oreste, son frère.

Dans les pièces d'Eschyle et de Sophocle, un heureux artifice éclaircit le sujet dès les premières scènes; Euripide lui-même semble leur avoir dérobé leur secret dans sa Médée et dans son Iphigénie en Aulide. Cependant, quoique en général sa manière soit sans art, elle n'est point condamnée par d'habiles critiques<sup>2</sup>.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que, dans quelques-uns de ses prologues, comme pour affoiblir l'intérêt qu'il veut inspirer, il nous prévient sur la plupart des événements

<sup>1</sup> Aristoph. in Acharn. v. 47.

<sup>2</sup> Euripide dérive le nom de Thoas, du mot Grec *Toos*, qui signifie *léger à la course*; quand cette

étymologie seroit aussi vraie qu'elle est fautive, il est bien étrange de la trouver en cet endroit.

<sup>2</sup> Aristot. rhet. l. 3, c. 14, t. 2, p. 600.

qui doivent exciter notre surprise<sup>1</sup>. Ce qui doit nous étonner encore, c'est de le voir tantôt prêter aux esclaves le langage des philosophes<sup>2</sup>, et aux rois celui des esclaves<sup>3</sup>; tantôt pour flatter le peuple, se livrer à des écarts, dont sa pièce des Suppliantes offre un exemple frappant.

Thésée avoit rassemblé l'armée Athénienne. Il attendoit, pour marcher contre Créon, roi de Thèbes, la dernière résolution de ce prince. Dans ce moment le héraut de Créon arrive, et demande à parler au roi d'Athènes. « Vous le chercheriez vainement, dit Thésée; cette ville est libre, et le pouvoir souverain est entre les mains de tous les citoyens. » A ces mots le héraut déclame 17 vers contre la démocratie<sup>4</sup>. Thésée s'impatient, le traite de discoureur, et emploie 27 vers à retracer les inconvénients de la royauté. Après cette dispute si déplacée, le héraut s'acquitte de sa commission. Il semble qu'Euripide aimoit mieux céder à son génie que de l'asservir, et songeoit plus à l'intérêt de la philosophie qu'à celui du sujet.

Je releverai dans le chapitre suivant d'autres défauts, dont quelques-uns lui sont communs avec Sophocle; mais comme ils n'ont

<sup>1</sup> Eurip. in Hecub. in 395 et 400. Schol. ibid. Hippol. Orig. in Cels. l. 7, p. 356.

<sup>2</sup> Aristoph. in ran. v. 980.

Schol. ibid. in Acharn. v.

<sup>3</sup> Euripid. in Alcest. v. 675, etc.

<sup>4</sup> Id. in suppl. v. 409.

pas obscurci leur gloire, on doit conclure de là que les beautés qui parent leurs ouvrages sont d'un ordre supérieur. Il faut même ajouter en faveur d'Euripide, que la plupart de ses pièces, ayant une catastrophe funeste, produisent le plus grand effet, et le font regarder comme le plus tragique des poètes dramatiques<sup>1</sup>.

Le théâtre offroit d'abondantes moissons de lauriers aux talens qu'il faisoit éclore. Depuis Eschyle jusqu'à nos jours, dans l'espace d'environ un siècle et demi, quantité d'auteurs se sont empressés d'aplanir ou d'embellir les routes que le génie s'étoit récemment ouvertes : c'est à leurs productions de les faire connoître à la postérité. Je citerai quelques-uns de ceux dont les succès ou les vains efforts peuvent éclaircir l'histoire de l'art, et instruire ceux qui le cultivent.

Phrynicus, disciple de Thespis, et rival d'Eschyle, introduisit les rôles de femmes sur la scène<sup>2</sup>. Pendant que Thémistocle étoit chargé par sa tribu de concourir à la représentation des jeux, Phrynicus présenta une de ses pièces; elle obtint le prix, et le nom du poète fut associé sur le marbre avec le nom du vainqueur des Perses<sup>3</sup>. Sa tragédie, intitulée *La prise de Milet*, eut un succès étrange; les spectateurs fondirent en larmes,

<sup>1</sup> Aristot. de poet. c. 13;

t. 2, p. 662,

<sup>2</sup> Suid. in *Phrynik*.

<sup>3</sup> Plut. in Themist. t. 1,

p. 114.

et condamnèrent l'auteur à une amende de 1000 drachmes\*, pour avoir peint, avec des couleurs trop vives, des maux que les Athéniens auroient pu prévenir<sup>1</sup>.

Ion fut si glorieux de voir couronner une de ses pièces, qu'il fit présent à tous les habitans d'Athènes d'un de ces beaux vases de terre cuite, qu'on fabrique dans l'île de Chio, sa patrie<sup>2</sup>. On peut lui reprocher, comme écrivain, de ne mériter aucun reproche; ses ouvrages sont tellement soignés, que l'œil le plus sévère n'y discerne aucune tache. Cependant tout ce qu'il a fait ne vaut pas l'Œdipe de Sophocle, parce que, malgré ses efforts, il n'atteignit que la perfection de la médiocrité<sup>3</sup>.

Agathon, ami de Socrate et d'Euripide, hâsarda le premier, des sujets feints<sup>4</sup>. Ses comédies sont écrites avec élégance, ses tragédies avec la même profusion d'antithèses et d'ornemens symétriques, que les discours du rhéteur Gorgias<sup>5</sup>.

Philoclès composa un très grand nombre de pièces: elles n'ont d'autre singularité qu'un style amer, qui l'a fait surnommer *la bile*<sup>6</sup>. Cet écrivain, si médiocre, l'emporta sur So-

\* 900 livres.

<sup>1</sup> Herodot. l. 6, c. 21.

Corsin. fast. Attic. t. 3, p.

172.

<sup>2</sup> Athen. l. 1, c. 3, p. 3.

<sup>3</sup> Longin. de subl. c. 33,

p. 187.

<sup>4</sup> Aristot. de poet. c. 9,

t. 2, p. 659.

<sup>5</sup> Ælian. lib. 14, c. 13.

Philostr. vit. soph. l. 1, p.

493. Athen. l. 5, p. 187.

<sup>6</sup> Suid. in *Philocl.*

p. 187.

phocle , au jugement des Athéniens , dans un combat où ce dernier avoit présenté l'Œdipe , une de ses plus belles pièces , et le chef-d'œuvre peut-être du théâtre Grec <sup>1</sup>. Il viendra sans doute un temps où , par respect pour Sophocle , on n'osera pas dire qu'il étoit supérieur à Philoclès <sup>2</sup>.

Astydamas , neveu de ce Philoclès , fut encore plus fécond que son oncle , et remporta quinze fois le prix <sup>3</sup>. Son fils , de même nom , a donné , de mon temps , plusieurs pièces ; il a pour concurrens Asclépiade , Apharée , fils adoptif d'Isocrate , Théodecte , et d'autres encore qui seroient admirés , s'ils n'avoient pas succédé à des hommes véritablement admirables.

J'oubliois Denys l'ancien , roi de Syracuse ; il fut aidé , dans la composition de ses tragédies , par quelques gens d'esprit , et dut à leurs secours la victoire qu'il remporta dans ce genre de littérature <sup>4</sup>. Ivre de ses productions , il sollicitoit les suffrages de tous ceux qui l'environnoient , avec la bassesse et la cruauté d'un tyran. Il pria un jour Philoxène de corriger une pièce qu'il venoit de terminer ; et ce poète l'ayant ratifiée depuis le commencement jusqu'à la fin ,

<sup>1</sup> Dicæarch. in argum. Œdip.

<sup>2</sup> Aristid. orat. t. 3 , p. 422.

<sup>3</sup> Diod. Sic. l. 14 , pag. 270. Suid. in *Astydamas*.

<sup>4</sup> Plut. in *X rhet. vit.* t. 2 , p. 833.

fut condamné aux carrières <sup>1</sup>. Le lendemain Denys le fit sortir , et l'admit à sa table ; sur la fin du dîné , ayant récité quelques-uns de ses vers : Eh bien , dit-il , qu'en pensez-vous , Philoxène ? Le poète , sans lui répondre , dit aux satellites de le ramener aux carrières <sup>2</sup>.

Eschyle , Sophocle et Euripide sont et seront toujours placés à la tête de ceux qui ont illustré la scène <sup>3</sup>. D'où vient donc que sur le grand nombre de pièces qu'ils présentèrent au concours \* , le premier ne fut couronné que treize fois <sup>4</sup> , le second que dix-huit fois <sup>5</sup> , le troisième que cinq fois <sup>6</sup> ? C'est que la multitude décida de la victoire , et que le public a depuis fixé les rangs. La multitude avoit des protecteurs dont elle épousoit les passions , des favoris dont elle soutenoit les intérêts. De là tant d'intrigues , de violences et d'injustices , qui éclatèrent dans le moment de la décision : d'un autre côté , le public , c'est-à-dire , la plus saine partie de la nation , se laissa quelquefois éblouir par de légères beautés , éparses dans des ouvrages médiocres ; mais il ne tarda pas à mettre les hommes de génie à leur place , lorsqu'il fut

<sup>1</sup> Plut. de fort. Alex. t. 2 , p. 334.

<sup>2</sup> Diod. Sic. l. 15 , pag. 331.

<sup>3</sup> Plut. in *X rhet. vit.* t. 2 , p. 841. Aristid. or. t. 3 , p. 703. Quintil. l. 10 , c. 1 , p. 632. Cicer. de orat. lib.

ap. Aul. Gell. lib. 17 , c. 4 , 3 , c. 7 , t. 1 , p. 286.

\* Voyez la note à la fin du volume.

<sup>4</sup> Anonym. in vitâ *Æschyl.*

<sup>5</sup> Diod. Sic. lib. 13 , p. 222.

<sup>6</sup> Suid. in *Euripid. Varr.* ap. Aul. Gell. lib. 17 , c. 4



averti de leur supériorité, par les vaines tentatives de leurs rivaux et de leurs successeurs.

### HISTOIRE DE LA COMÉDIE.

Quoique la comédie ait la même origine que la tragédie, son histoire moins connue, indique des révolutions dont nous ignorons les détails, et des découvertes dont elle nous cache les auteurs.

Née, vers la 50.<sup>e</sup> olympiade \*, dans les bourgs de l'Attique, assortie aux mœurs grossières des habitans de la campagne, elle n'osoit approcher de la capitale; et si par hasard des troupes d'acteurs indépendans s'y glissoient pour jouer ses farces indécentes, ils étoient moins autorisés que tolérés par le gouvernement <sup>1</sup>. Ce ne fut qu'après une longue enfance qu'elle prit tout-à-coup son accroissement en Sicile <sup>2</sup>. Au lieu d'un recueil de scènes sans liaisons et sans suite, le philosophe Epicharme établit une action, en lia toutes les parties, la traita dans une juste étendue, et la conduisit sans écart jusqu'à la fin. Ses pièces, assujetties aux mêmes lois que la tragédie, furent connues en Grèce; elles y servirent de modèles <sup>3</sup>, et la comédie y parta-

\* Vers l'an 580 avant J. C.

<sup>1</sup> Aristot. de poet. c. 3, t. 2, pag. 654. Diomed. de orat. l. 3, p. 485.

<sup>2</sup> Aristot. ibid. cap. 5, Horat. l. 2, epist. 1, v. 58.

<sup>3</sup> Plut. in Theat. l. 1, p. 152.

gea bientôt avec sa rivale, les suffrages du public, et l'hommage que l'on doit aux talens. Les Athéniens sur-tout l'accueillirent avec les transports qu'auroient excités la nouvelle d'une victoire.

Plusieurs d'entre eux s'exercèrent dans ce genre, et leurs noms décorent la liste nombreuse de ceux qui, depuis Epicharme jusqu'à nos jours, s'y sont distingués. Tels furent, parmi les plus anciens, Magnès, Cratinus, Cratès, Phérécrate, Eupolis, et Aristophane, mort environ 30 ans avant mon arrivée en Grèce. Ils vécurent tous dans le siècle de Périclès.

Des facéties piquantes valurent d'abord des succès brillans à Magnès; il fut ensuite plus sage et plus modéré, et ses pièces tombèrent <sup>1</sup>.

Cratinus réussit soit moins dans l'ordonnance de la fable, que dans la peinture des vices; aussi amer qu'Archiloque, aussi énergique qu'Eschyle, il attaqua les particuliers sans ménagement et sans pitié <sup>2</sup>.

Cratès se distingua par la gaieté de ses saillies <sup>3</sup>, et Phérécrate par la finesse des siennes <sup>4</sup>: tous deux réussirent dans la partie de

<sup>1</sup> Aristoph. in equit. v. quit. v. 534.

<sup>2</sup> 522. <sup>3</sup> Schol. Aristoph. ibid.

<sup>2</sup> Plat. in argum. Aristoph. pag. xj. Schol. de comed. ibid. p. xij; et in e-

<sup>4</sup> Athén. l. 6, p. 268.

l'invention, et s'abstinrent des personnalités<sup>1</sup>.

Eupolis revint à la manière de Cratinus; mais il a plus d'élévation et d'aménité que lui. Aristophane, avec moins de fiel que Cratinus, avec moins d'agrémens qu'Eupolis, tempéra souvent l'amertume de l'un, par les grâces de l'autre<sup>2</sup>.

Si l'on s'en rapportoit aux titres des pièces qui nous restent de leur temps, il seroit difficile de concevoir l'idée qu'on se faisoit alors de la comédie. Voici quelques-uns de ces titres: Prométhée<sup>3</sup>, Triptolème<sup>4</sup>, Bacchus<sup>5</sup>, les Bachantes<sup>6</sup>, le faux Hercule<sup>7</sup>, les noces d'Hébé<sup>8</sup>, les Danaïdes<sup>9</sup>, Niobé<sup>10</sup>. Amphiaräus<sup>11</sup>, le naufrage d'Ulysse<sup>12</sup>, l'âge d'or<sup>13</sup>, les hommes sauvages<sup>14</sup>, le ciel<sup>15</sup>, les saisons<sup>16</sup>, la terre et la mer<sup>17</sup>, les ci-

<sup>1</sup> Aristot. de poet. cap. 5, p. 654. Argum. Aristoph. p. xij.

<sup>2</sup> Plat. in argum. Aristoph. p. xj.

<sup>3</sup> Epicharm. ap. Athen. l. 3, p. 86.

<sup>4</sup> Pherecr. ibid. l. 2. p. 67.

<sup>5</sup> Aristot. ibid. l. 14, p. 658.

<sup>6</sup> Epicharm. ibid. l. 3, p. 106.

<sup>7</sup> Pherecr. ap. Athen. l. 3, p. 122.

<sup>8</sup> Epicharm. ibid. p. 85, etc.

<sup>9</sup> Aristoph. ibid. l. 2, p. 57, etc.

<sup>10</sup> Id. ibid. l. 7, p. 301.

<sup>11</sup> Id. ibid. l. 4, p. 158.

<sup>12</sup> Epicharm. ibid. l. 14, p. 619.

<sup>13</sup> Eupol. ibid. l. 9, pag. 375.

<sup>14</sup> Pherecr. ibid. l. 5, p. 218.

<sup>15</sup> Amphys. ibid. l. 3, p. 100.

<sup>16</sup> Cratin. ibid. l. 9, p. 374.

Aristoph. ibid. l. 14, p. 653.

<sup>17</sup> Epicharm. ibid. l. 3, p. 120.

cognes<sup>1</sup>, les oiseaux, les abeilles, les grenouilles, les nuées<sup>2</sup>, les chèvres<sup>3</sup>, les lois<sup>4</sup>, les peintres<sup>5</sup>, les Pythagoriciens<sup>6</sup>, les déserteurs<sup>7</sup>, les amis<sup>8</sup>, les flatteurs<sup>9</sup>, les effeminés<sup>10</sup>.

La lecture de ces pièces prouve clairement que leurs auteurs n'eurent pour objet que de plaire à la multitude, que tous les moyens leur parurent indifférens, et qu'ils employèrent tour-à-tour la parodie, l'allégorie et la satire, soutenues des images les plus obscènes, et des expressions les plus grossières.

Ils traînèrent, avec des couleurs différentes, les mêmes sujets que les poètes tragiques. On pleuroit à la Niobé d'Euripide, on rioit à celle d'Aristophane; les dieux et les héros furent travestis, et le ridicule naquit du contraste de leur déguisement avec leur dignité: diverses pièces portèrent le nom de Bacchus et d'Hercule; en parodiant leur caractère, on se permettoit d'exposer à la risée de la populace, l'excessive poltronnerie du pre-

<sup>1</sup> Aristoph. ibid. l. 9, p. 368.

<sup>2</sup> Aristoph.

<sup>3</sup> Eupol. ibid. l. 3, pag. 94.

<sup>4</sup> Cratin. ibid. l. 11, p. 496.

<sup>5</sup> Pherecr. ibid. l. 9, p. 395.

<sup>6</sup> Aristoph. ibid. lib. 4, p. 161.

<sup>7</sup> Pherecr. ibid. l. 3, p. 90.

<sup>8</sup> Eupol. ibid. l. 6, p. 266.

<sup>9</sup> Id. ibid. l. 7, p. 328.

<sup>10</sup> Cratin. ibid. l. 14, p. 638.

mier, et l'énorme voracité du second<sup>1</sup>. Pour assouvir la faim de ce dernier, Epicharme décrit en détail, et lui fait servir toutes les espèces de poissons et de coquillages connus de son temps<sup>2</sup>.

Le même tour de plaisanterie se montre dans les sujets allégoriques, tel que celui de l'âge d'or, dont on relevoit les avantages<sup>3</sup>. Cet heureux siècle, disoient les uns, n'avoit besoin ni d'esclaves ni d'ouvriers; les fleuves rouloient un jus délicieux et nourrissant; des torrens de vin descendoient du ciel en forme de pluie; l'homme, assis à l'ombre des arbres chargés de fruits, voyoit les oiseaux, rôtis et assaisonnés, voler autour de lui, et le prier de les recevoir dans son sein<sup>4</sup>. Il reviendra ce temps, disoit un autre, où j'ordonnerai au couvert de se dresser de soi-même; à la bouteille, de me verser du vin; au poisson à demi-cuit, de se retourner de l'autre côté, et de s'arroser de quelques gouttes d'huile<sup>5</sup>.

De pareilles images s'adressoient à cette classe de citoyens, qui, ne pouvant jouir des agrémens de la vie, aime à supposer qu'ils ne lui ont pas toujours été, et qu'ils ne lui se-

<sup>1</sup> Aristoph. in pac. v. 740. Schol. ibid.

<sup>2</sup> Epicharm. in nupt. Heb. ap. Athen. l. 3. p. 85; l. 7, p. 313, 318; etc.

<sup>3</sup> Cratin. ap. Athen. l. 6, p. 267. Eupol. ibid. l. 9, p. 375, 408, etc.

<sup>4</sup> Pherecr. ibid. l. 6, p. 268 et 269.

<sup>5</sup> Cratin. ibid. p. 267.

ront pas toujours interdits. C'est aussi par déférence pour elle, que les auteurs les plus célèbres, tantôt prêtoient à leurs acteurs des habillemens, des gestes et des expressions déshonnêtes, tantôt mettoient dans leur bouche des injures atroces contre des particuliers.

Nous avons vu que quelques-uns, traitant un sujet dans sa généralité, s'abstinrent de toute injure personnelle. Mais d'autres furent assez perfides, pour confondre les défauts avec les vices, et le mérite avec le ridicule; espions dans la société, délateurs sur le théâtre, ils livrèrent les réputations éclatantes à la malignité de la multitude, les fortunes bien ou mal acquises à sa jalousie. Point de citoyen assez élevé, point d'assez méprisable, qui fût à l'abri de leurs coups; quelquefois désigné par des allusions faciles à saisir, il le fut encore plus souvent par son nom, et par les traits de son visage empreints sur le masque de l'acteur. Nous avons une pièce où Timocréon joue à-la-fois Thémistocle et Simonide<sup>1</sup>; il nous en reste plusieurs contre un faiseur de lampes, nommé Hyperbolus, qui, par ses intrigues, s'étoit élevé aux magistratures<sup>2</sup>.

Les auteurs de ces satires recouroient à l'imposture, pour satisfaire leur haine; à de sales injures, pour satisfaire le petit peuple. Le poison à la main, ils parcouroient les dif-

<sup>1</sup> Suid. in Timocr. <sup>2</sup> Aristoph. in nub. v. 552.

férentes classes de citoyens, et l'intérieur des maisons, pour exposer au jour des horreurs qu'il n'avoit pas éclairées<sup>1</sup>. D'autres fois ils se déchaînoient contre les philosophes, contre les poètes tragiques, contre leurs propres rivaux.

Comme les premiers les accabloient de leur mépris, la comédie essaya de les rendre suspects au gouvernement, et ridicules aux yeux de la multitude. C'est ainsi que dans la personne de Socrate, la vertu fut plus d'une fois immolée sur le théâtre<sup>2</sup>, et qu'Aristophane, dans une de ses pièces, prit le parti de parodier le plan d'une république parfaite, telle que l'ont conçue Protagoras et Platon<sup>3</sup>.

Dans le même temps, la comédie citoit à son tribunal tous ceux qui devoient leurs talens à la tragédie. Tantôt elle relevoit avec aigreur les défauts de leurs personnes, ou de leurs ouvrages; tantôt elle parodioit d'une manière piquante, leurs vers, leurs pensées et leurs sentimens<sup>4</sup>. Euripide fut toute sa vie poursuivi par Aristophane, et les mêmes spectateurs couronnèrent les pièces du premier,

<sup>1</sup> Aristoph. in equit. v. 1271. Horat. lib. 2, epist. 1, v. 150.

<sup>2</sup> Aristoph. in nud. Ameips. ap. Diog. Laert. lib. 2, §. 28. Eupol. ap. Schel. Aristoph. in nub. v. 96. Senec. de vitâ beatâ, c. 27.

<sup>3</sup> Schol. Aristoph. in

argum. concion. p. 440. Mem. de l'Acad. des bell. lett. t. 30, p. 29.

<sup>4</sup> Aristoph. in Acharn. v. 8. Schol. ibid. Id. in vesp. v. 312. Schol. ibid. Id. in equit. Schol. ibid. etc. etc. Suid. in Parod.

et la critique qu'en faisoit le second.

Enfin la jalousie éclatoit encore plus entre ceux qui couroient la même carrière. Aristophane avoit reproché à Cratinus son amour pour le vin, l'affoiblissement de son esprit, et d'autres défauts attachés à la vieillesse<sup>1</sup>. Cratinus, pour se venger, releva les plagiats de son ennemi, et l'accusa de s'être paré des dépouilles d'Eupolis<sup>2</sup>.

Au milieu de tant de combats honteux pour les lettres, Cratinus conçut, et Aristophane exécuta le projet d'étendre le domaine de la comédie. Ce dernier, accusé par Créon d'usurper le titre de citoyen<sup>3</sup>, rappela dans sa défense deux vers qu'Homère place dans la bouche de Télémaque, et les parodia de la manière suivante:

Je suis fils de Philippe, à ce que dit ma mère.  
Pour moi je n'en sais rien. Qui sait quel est son père<sup>4</sup>?

Ce trait l'ayant maintenu dans son état, il ne respira que la vengeance. Animé, comme il le dit lui-même, du courage d'Hercule<sup>5</sup>, il composa contre Créon une pièce pleine de fiel et d'outrages<sup>6</sup>. Comme aucun ouvrier n'osa dessiner le masque d'un homme si redoutable,

<sup>1</sup> Aristoph. in equit. v. 399. Suid. in *Appel.*

<sup>2</sup> Schol. Aristoph. in equit. v. 528.

<sup>3</sup> Aristoph. in Acharn. v. 378. Schol. ibid. et in

vitâ Aristoph. p. xiv.

<sup>4</sup> Brumoy, théat. des Grecs, t. 5, p. 267.

<sup>5</sup> Aristoph. in pac. v. 751. Schol. ibid.

<sup>6</sup> Id. in equit.

ni aucun acteur se charger de son rôle ; le poète , obligé de monter lui-même sur le théâtre, le visage barbouillé de lie <sup>1</sup>, eut le plaisir de voir la multitude approuver, avec éclat, les traits sanglans qu'il lançoit contre un chef qu'elle adoroit , et les injures piquantes qu'il hasardoit contre elle.

Ce succès l'enhardit ; il traita dans des sujets allégoriques, les intérêts les plus importants de la république. Tantôt il y montrait la nécessité de terminer une guerre longue et ruineuse <sup>2</sup> ; tantôt il s'élevoit contre la corruption des chefs, contre les dissensions du Sénat, contre l'ineptie du peuple dans ses choix et dans ses délibérations. Deux acteurs excellens, Callistraté et Philonide, secondèrent ses efforts : à l'aspect du premier, on prévoyoit que la pièce ne rouloit que sur les vices particuliers ; du second, qu'elle frondoit ceux de l'administration <sup>3</sup>.

Cependant la plus saine partie de la nation murmuroit, et quelquefois avec succès, contre les entreprises de la comédie. Un premier décret en avoit interdit la représentation <sup>4</sup> ; dans un second, on défendoit de nommer personne <sup>5</sup> ; et dans un troisième, d'attaquer les

<sup>1</sup> Vita Aristoph. p. xiii. Schol. in argum. equit. p. 172.

<sup>2</sup> Aristoph. in Acharn. et in pac.

<sup>3</sup> Schol. in vitâ Aristoph.

p. xiv.

<sup>4</sup> Schol. Aristoph. in Acharn. v. 67.

<sup>5</sup> Id. ibid. v. 1149, et in av. v. 1297.

magistrats <sup>1</sup>. Mais ces décrets étoient bientôt oubliés ou révoqués ; ils sembloient donner atteinte à la nature du gouvernement , et d'ailleurs le peuple ne pouvoit plus se passer d'un spectacle qui étaloit contre les objets de sa jalousie , toutes les injures et toutes les obscénités de la langue.

Vers la fin de la guerre du Péloponèse, un petit nombre de citoyens s'étant emparés du pouvoir, leur premier soin fut de réprimer la licence des poètes, et de permettre à la personne lésée de les traduire en justice <sup>2</sup>. La terreur qu'inspirèrent ces hommes puissans, produisit dans la comédie une révolution soudaine. Le chœur disparut, parce que les gens riches, effrayés, ne voulurent point se charger du soin de le dresser, et de fournir à son entretien ; plus de satire directe contre les particuliers, ni d'invectives contre les chefs de l'état, ni de portraits sur les masques. Aristophane lui-même se soumit à la réforme dans ses dernières pièces <sup>3</sup> ; ceux qui le suivirent de près, tels qu'Eubulus, Antiphane et plusieurs autres, respectèrent les règles de la bienséance. Le malheur d'Anaxandride leur apprit à ne plus s'en écarter ; il avoit parodié ces paroles d'une pièce d'Euripide : *La nature donne ses*

<sup>1</sup> Schol. Aristoph. in nub. v. 31. Pet. leg. Att. pag. 79.

<sup>2</sup> Plat. in argum. Aristoph. p. x.

<sup>3</sup> Aristoph. in Plut. i<sup>n</sup> Cocal. et in Æolos. Fabric. bibl. Græc. t. I, p. 710 et 713.

ordres, et s'inquiète peu de nos lois. Anaxandride, ayant substitué le mot *ville* à celui de *nature*, fut condamné à mourir de faim <sup>1</sup>.

C'est l'état où se trouvoit la comédie pendant mon séjour en Grèce. Quelques-uns continuoient à traiter et parodier les sujets de la fable et de l'histoire : mais la plupart leur préféroient des sujets feints ; et le même esprit d'analyse et d'observation qui portoit les philosophes à recueillir dans la société, ces traits épars, dont la réunion caractérise la grandeur d'âme ou la pusillanimité, engageoit les poètes à peindre dans le général les singularités qui choquent la société, ou les actions qui la dés-honorent.

La comédie étoit devenue un art régulier, puisque les philosophes avoient pu la définir. Ils disoient qu'elle imite, non tous les vices, mais uniquement les vices susceptibles de ridicule <sup>2</sup>. Ils disoient encore, qu'à l'exemple de la tragédie, elle peut exagérer les caractères, pour les rendre plus frappans <sup>3</sup>.

Quand le chœur reparoissoit <sup>4</sup>, ce qui arrivoit rarement, l'on entremêloit, comme autrefois, les intermèdes avec les scènes, et le chant avec la déclamation. Quand on le suprimoit, l'action étoit plus vraisemblable, et

<sup>1</sup> Barnès ad Phœnis. v. 396. Id. in vitâ Euripid. p. xxi.

<sup>2</sup> Arist. de poet. cap. 5, t. 2, p. 655.

<sup>3</sup> Id. ibid. cap. 2, p. 653.

<sup>4</sup> Aristot. de poet. cap. 1, p. 653, Theophr. caract. cap. 6.

sa marche plus rapide ; les auteurs parloient une langue que les oreilles délicates pouvoient entendre ; et des sujets bizarres n'exposaient plus à nos yeux des chœurs d'oiseaux, de guêpes, et d'autres animaux revêtus de leur forme naturelle. On faisoit tous les jours de nouvelles découvertes dans les égaremens de l'esprit et du cœur, et il ne manquoit plus qu'un génie qui mît à profit les erreurs des anciens, et les observations des modernes \*.

#### DE LA SATYRE.

Après avoir suivi les progrès de la tragédie et de la comédie, il me reste à parler d'un drame qui réunit à la gravité de la première, la gaieté de la seconde <sup>1</sup> ; il naquit de même dans les fêtes de Bacchus. Là, des chœurs de Silènes et de Satyres entremêloient de facéties, les hymnes qu'ils chantoient en l'honneur de ce dieu.

Leurs succès donnèrent la première idée de la satire, poème, où les sujets les plus sérieux sont traités d'une manière à-la-fois touchante et comique <sup>2</sup>.

Il est distingué de la tragédie, par l'espèce de personnages qu'il admet, par la catastrophe qui n'est jamais funeste ; par les traits,

\* Ménandre naquit dans une des dernières années du séjour d'Anacharsis en Grèce.

<sup>1</sup> Horat. de art. poet. v. 222.

<sup>2</sup> Demetr. Phal. de eloc. cap. 170.

les bons mots, et les bouffonneries qui font son principal mérite; il l'est de la comédie, par la nature du sujet, par le ton de dignité qui règne dans quelques-unes de ses scènes<sup>1</sup>, et par l'attention que l'on a d'en écarter les personnalités; il l'est de l'une et de l'autre par des rythmes qui lui sont propres<sup>2</sup>, par la simplicité de la fable, par les bornes prescrites à la durée de l'action<sup>3</sup>: car la satyre est une petite pièce qu'on donne après la représentation des tragédies, pour délasser les spectateurs<sup>4</sup>.

La scène offre aux yeux, des bocages, des montagnes, des grottes et des paysages de toute espèce<sup>5</sup>. Les personnages du chœur, déguisés sous la forme bizarre qu'on attribue aux Satyres, tantôt exécutent des danses vives et sautillantes<sup>6</sup>, tantôt dialoguent ou chantent avec les dieux, ou les héros<sup>7</sup>; et de la diversité des pensées, des sentimens et des expressions, résulte un contraste frappant et singulier.

Eschyle est celui de tous qui a le mieux réussi dans ce genre; Sophocle et Euripide s'y sont distingués, moins pourtant que les

<sup>1</sup> Euripid. in Cyclop.  
<sup>2</sup> Mar. Victorin. art. gram. lib. 2, p. 2527. Casaub. de satyr. lib. I, cap. 3, p. 96.  
<sup>3</sup> Euripid. ibid.  
<sup>4</sup> Horat. de art. poét. v. 220. Diomed. de ofat. lib.

<sup>5</sup> p. 488. Mar. Victorin, ibid.  
<sup>6</sup> Vitruv. de archyt. lib. 5, cap. 8.  
<sup>7</sup> Athen. lib. 14, p. 630. Casaub. ibid. lib. I, cap. 4, p. 102.

poètes Achéus<sup>1</sup> et Hégémon. Ce dernier ajouta un nouvel agrément au drame satyrique, en parodiant de scène en scène des tragédies connues<sup>2</sup>. Ces parodies, que la finesse de son jeu rendoit très-piquantes, furent extrêmement applaudies, et souvent couronnées<sup>3</sup>. Un jour qu'il donnoit sa Gigantomachie, pendant qu'un rire excessif s'étoit élevé dans l'assemblée, on apprit la défaite de l'armée en Sicile: Hégémon voulut se taire; mais les Athéniens, immobiles dans leurs places, se couvrirent de leurs manteaux, et après avoir donné quelques larmes à la perte de leurs parens, ils n'en écoutèrent pas avec moins d'attention le reste de la pièce. Ils dirent depuis, qu'ils n'avoient point voulu montrer leur foiblesse, et témoigner leur douleur en présence des étrangers qui assistoient au spectacle<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Mened. ap. Diogen. sych. in Parod. Laert. lib. 2, §. 133.  
<sup>2</sup> Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 7, p. 404. He-  
<sup>3</sup> Athen. lib. 15, p. 609.  
<sup>4</sup> Athen. lib. 9, p. 407. Casaub. in Athen. p. 438.